

Les yeux gantés

Jean-Paul Daoust

Number 36, Spring 1988

Érotiques

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15191ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Daoust, J.-P. (1988). Les yeux gantés. *Moebius*, (36), 85–88.

JEAN-PAUL DAOUST

Les yeux gantés

Les yeux gantés. Les lèvres enluminées. Des poses étudiées. (C'est que le corps a appris à répéter depuis son premier miroir). Puis un ongle laqué qui se laisse grignoter entre deux coupes d'un champagne rosé. Et ces mots qui scintillent. DESIR AMOUREUX DESIR AMOUREUX DESIR AMOUREUX

Le vent a beau être froid cette tiédeur entre les flocons. Le parc, un jour de duvet: on peut s'y allonger. Fermer les yeux. Et sauter dans les corps comme dans les mots. Sur la plage la mer a des spasmes de pirates. Son corps est si bavard. Le sexe est d'aplomb. Du béton. Dans tes doigts prends mes lèvres et amène-les où tu veux. Mélange les couleurs de mes yeux.

Jaloux.

Ma langue dans ton cou. Mes dents pour des ectoplasmes violents. Nous sommes des dictionnaires de synonymes. Tu lèves les bras jusque dans l'inconnu derrière toi. Devant s'armore la mécanique de Frankenstein. Qui est le lauréat dans cette course du désir. Faire le tour de toi. Ou comment étudier la jouissance. (Quel corpus!). Si heureux pendant. Si triste (des fois) après. Entre les pins-palmiers je te trouve adossé tel un Adonis de carte postale. Je lèche le timbre. Tatouée l'adresse. Je laisse les anges écrire. J'ajoute un P.S. mouvementé. (Le mouvement du désir). Quand il y a de l'écume dans tes yeux. Là où nagent les iguanes des îles Galapagos. Le soleil poinçonne le ciel de bonheur. Pendant qu'on joue aux crabes dans les cavernes de l'univers. Comme tu chantes le Cantique des Cantiques! Entre les lignes tu me fais retrouver l'émoi des coulisses. (Le théâtre est plein mais, moi, je ne veux écrire que pour moi). Mais la vie ici censure. Nous sommes des êtres mythologiques et ils veulent (tous!) nous rendre folkloriques. Et je me beurre les lèvres d'un coucher de soleil écoeurant: la nuit va être bonne. Ah la lune! Qu'une guirlande de plus au cou de mes yeux. J'ouvre la porte en vérifiant si j'ai bien fermé mon coeur. Système d'alarme inclus. (J'ai peur tout à coup!). L'amour est un violeur.



Dans le ciel des dauphins avalent en riant des étoiles. Seulement celles qui tombent. Mais lire entre les extases la mélancolie des corps comblés. La chlorophylle de l'âme. Aussi technique que. Love love love. C'est si beau quand au coeur du temps le désir fait son nid. («Light my fire» ondula un corps retro-psychédélique). Les corps vivent bien entre eux. Sans avoir à parler d'avenirs. Quand tu te figes entre mes peurs c'est toi qui cries. Et je hurle à la lune toujours si neuve: «que c'est triste de vieillir!». Mieux vaut sauter sur le sexe de quelqu'un qu'à sa gorge.

Il y a de ces poses éloquents.

De San Francisco à Montréal le sexe a traversé moult déserts. Full of colors. Of lives. Maintenant qu'on ne me demande plus un baptistère pour mon passeport: mon père et ma mère ont fait l'amour par un dimanche après-midi que j'imagine: rituel.

Tes veines de guitares.

Je sais je sais: il y a des corps aux capacités énormes. Maintenant on dit: des machines. Quel dommage! Les mots ne sont plus que les clichés de leur sens. N'importe où, où tu es, tu rencontres le désir. Des émeutes dans nos voix. Nos lèvres. (Des empreintes de Tina Turner). Nos sexes fossilisés. Ton look archéoptéryx. Quand tu planes pour avaler le dernier ange. L'amour parfois ouvre des bras fictifs. La figure abstraite des émois. (Tu ne peux pas mettre la main dessus). Nous en oublions toujours le burlesque. Souvent je vis en une nuit ce que d'autres essaient de faire en une vie.

Qu'on n'oublie pas l'aube qui se jette sur le nacre de tes lèvres crevassées. Mollement luxueuses.

Certains corps font énormément d'argent. Toi, tu fais le tour du propriétaire et tu regardes et tu dis: «c'est moi le plus riche!» Comme on rit. Surtout quand tu rajoutes: «go ahead!». Dans ton cou je joue de la musique à bouche. Quel film musical! Mais la peur de vivre est aussi forte que celle de mourir.

Certains corps ont l'air de tempêtes d'hiver: tristesse blanche sur un air de samba. D'autres, à force d'hésiter, ont sombré dans la folie. Moi, je continue de te voir comme une tempête de neige. Tes caresses aux rythmes classiques. Le poème de ta pose prend le dessus sur la prose des jours. Nos nuits sont des alexandrins encore efficaces.

Mais il y a sans doute des gigolos amers. Sur leurs routes roses plus d'un corps a trébuché. Sombré dans des langues



empoisonnées. Parfois je regarde des corps et je me demande ce que ce serait de faire l'amour avec eux. Je me dis: «est-ce que tout le monde pense de même, à un moment donné!». Le désert est aussi généreux que la mer. La mort. Ca je sais. Il y a des rues qui sont comme des films: porno.

D'un érotisme triste. Quand le sexe a perdu l'amour.

Dans tes yeux s'animent des langueure pasteltes. Qui laissent sur mes joues de drôles d'arcs-en-ciel. Mais Eros grave. Et les encres indélébiles de tous les poèmes du monde n'auront jamais la puissance de frappe de tes yeux. Qui viennent ramasser les miens. Pour me faire voir ton âme. Pourquoi le langage des amoureux est-il tissé de silences. De clichés chocolats. Jouer avec toi quand les soleils couchants s'incrument sur tes lèvres. Jouer avec toi. Comme la lune avec la terre.

Des fois j'aimerais aller jusque derrière tes ongles pour voir comment ta peau s'installe. Il semble faire toujours beau dans cette piscine rosée. Même si on risque de s'y noyer. Love at your own risk! Dans l'érotisme la modération n'a pas bon goût. Et l'alcoolique sait que la mort est férocement en amour avec la vie. Et que je te poursuive de toutes les roses de tous les poèmes. Parfumées de sang. J'entre dans tes yeux comme dans un scanner. Ton coeur m'ausculte. Là on ne peut pas tricher. Dans tes caresses j'investis. (Quoi de plus pauvre qu'un amant répudié). Nos corps ne sont pas des traductions. Ni des miroirs. Et pas question d'apprivoiser ces Minotaures affamés.

Sa langue vient me chercher dans les moindres recoins. Y dépose des mots troublants. Qui font de drôles de fleurs. Qui donnent de drôles de fruits. Strictement privés. D'ailleurs, ils n'ont jamais le même goût que les autres.

«Quels autres» dis-tu.

J'aime les plantes carnivores. Vivaces jusque dans les souvenirs. Le bonheur d'avoir été malheureux en amour. Il y a des corps qu'on n'oubliera jamais. Comme des soleils sur la mer.

Les éternités de Rimbaud.

Caresses de longue durée. Dans un lit à l'échelle Richter. Dites-moi: y a-t-il un âge pour les caresses? Ont-elles une mémoire? Pas de zones touristiques ici. Comment consulter quand on aime sauter dans le tas.

Certaines de tes caresses sont pieuses.



D'autres ordinaires. D'autres extraordinaires. D'autres qui sont superbes: des suites luxueuses où le cœur n'a plus qu'un désir: se mettre à nu. Mais pourquoi attacher plus d'importance à celles-là. Je ne m'en remets jamais de celles-là. (L'érotisme c'est dans la tête? La fusionner avec la tienne.) Musique. Spectacle. Lecture. Des guerres oubliées. J'ai la peau qui bout mon loup. A chaque caresse la vie se risque. La mort se lèche les babines. Dans ton grand corps je suis toujours porté: disparu. Une fête. Rééditée.

Attention! Quand t'écartes les jambes: un éclair de lucidité. Ce que le ciel peut être généreux.

Après la pause une autre pose. Jusque sur tes lèvres. Qui évoluent. Du singe à l'ange qui vole des plumes. J'aime t'entendre crier. Dans nos vols que des désastres chatouillent.

Je recueille tes mots pleins de salive.

Nos désirs ensemencés. L'érotisme ne croît pas seulement dans la noirceur des chambres. Pense à ces après-midi ponctués du pas des fauves. Les envoûtements du corps. Ebloui je passe ma main dans la soie de tes cheveux que je donne ensuite aux Parques. Pénélope nouvelle je tisse un amour autour de ton corps qui affiche complet. Avis aux touristes. Je mords et déclenche un appel à la bombe. J'aime t'inspecter tout à mon aise. Suis-je en Orient ou à Los Angeles. Il me semble que ça tremble.

Tu t'avances.

Tu dis: laisse là tes mots et viens chercher les miens.

C'est ce que je fais.